

L'artiste errant

C'est ça le paradis? d'Elia Suleiman

Zoé Protat

Volume 38, Number 2, Spring 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92742ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Protat, Z. (2020). Review of [L'artiste errant / *C'est ça le paradis?* d'Elia Suleiman]. *Ciné-Bulles*, 38(2), 12–13.



L'artiste errant

ZOÉ PROTAT

Elia Suleiman est rare, mais persistant. Depuis plus de 25 ans, il trace patiemment son chemin d'observateur, révélant toute l'absurdité du monde par l'acuité de son regard. Quatre titres seulement ont permis au cinéaste palestinien de bâtir un œuvre autobiographique célébré et assez unique en son genre, dont l'identité nationale et culturelle est le fondement inébranlable. **C'est ça le paradis?** ne dépare pas du lot. Suleiman est reparti du dernier Festival de Cannes avec une mention spéciale du jury ainsi que le prix FIPRESCI. Fidèle à son habitude, il endosse une fois de plus son propre rôle à l'écran.

Le tout débute à Nazareth, ville natale de Suleiman. Le réalisateur, qui mène une existence paisible entre son citronnier et ses voisins spirituels, quitte bientôt la Palestine pour l'Occident. À Paris, il

flâne et tente d'intéresser des producteurs désabusés à ses prochains projets. À New York, il donne des conférences dans des universités. Dans tous les cas, il observe. Les incongruités du quotidien, les peurs, les contradictions et les obsessions... Il observe d'autant plus que, si l'on parle tout autour, lui ne dit pas un mot! Et partout où il va, son pays le suit comme une ombre, faisant irruption aux moments les plus inattendus. « Citoyen du monde », « étranger parfait », « trop » ou « pas assez » Palestinien, l'artiste parcourt le globe. Sa création serait-elle sa véritable patrie?

La séquence d'introduction, où la mise en scène codifiée d'une cérémonie religieuse est interrompue par des servants de messe rebelles, donne immédiatement le ton : ce sera drôle et irrévérencieux. Suivant les voyages et les rencontres

de Suleiman, le film aligne une série de saynètes en plans fixes, quasi indépendantes les unes des autres, qui peuvent être farfelues, lyriques, tendres ou cruelles. Une récurrence cependant : l'insignifiance des forces de l'ordre, omniprésentes partout dans le monde et toujours parfaitement ridicules. Les images sont pétries de symboles, distillent le malaise ou la surprise, jouent sur la durée. Le comique de situation inspiré du *slapstick* est simple et minuté au cordeau, fondé sur la répétition et des compositions visuelles inventives. Comédie existentielle, **C'est ça le paradis?** est également quasi muet. Les significations demeurent ouvertes et les voies d'interprétation multiples. Fatalement, on touche ici à l'universel.

Les fantômes de Jacques Tati et de Buster Keaton sont inévitablement évoqués




lorsqu'il est question d'Elia Suleiman. Ces poncifs permettront toutefois de situer le ton pour le spectateur néophyte. Le théâtre de l'absurde serait aussi une belle référence: comme chez Beckett ou Ionesco, une matière épurée à l'extrême et la présence lunaire de personnages en apparence passifs ou naïfs font naître toute une dimension philosophique. Militant minimaliste, voyageur sans pays, le réalisateur palestinien a imposé au cinéma sa silhouette, son chapeau, son foulard et ses lunettes, et surtout son stoïcisme aussi comique que sage. Il s'incarne au grand écran sous la forme d'un clown placide dont le regard hésite entre amusement et effarement, introduisant un poignant sentiment d'«insoutenable légèreté».

Chez Suleiman, les dehors potaches n'excluent aucunement le politique. Dans **Chronique d'une disparition** (1996), il se filmait de retour au bercail après 10 ans d'absence. Dans **Intervention divine** (2002), il imaginait une histoire d'amour à l'ombre d'un point de contrôle entre Jérusalem et Ramallah. Dans **Le Temps qu'il reste** (2009), il déroulait le récit à la fois intime et collectif de sa famille depuis 1948. Dans **C'est ça le paradis?**, son unique ligne de dialogue sera pour revendiquer son appartenance à une nationalité qui, officiellement, n'existe pas. Mais la Palestine est toujours là: elle s'incarne dans la musique, les paysages et l'épisode énigmatique de la

porteuse d'eau. «Voici mon ami cinéaste, il est Palestinien, mais ses films sont drôles»: l'avertissement fait sourire, évidemment. Elia Suleiman correspond-il à la vision exotique, pétrie de souffrance, que l'Occident attend de lui? Et la création peut-elle remplacer une patrie? Elia Suleiman, cinéaste palestinien voyageant à l'étranger avec un passeport israélien, réalise des coproductions internationales. Quelle est l'identité de l'artiste et comment s'articule-t-elle? Autant de questions qui pointent insolemment sous les dehors burlesques.

Évoluant sur un rythme hors du temps, **C'est ça le paradis?** est généralement divertissant, bien que la forme du film à sketches entraîne inévitablement quelques longueurs et inégalités. Le film propose son lot de scènes mémorables: un grandiose déploiement militaire dans un Paris déserté, un supermarché américain où chaque client porte tout naturellement une arme, un repas gastronomique offert à un clochard gourmet, un ange de Palestine pourchassé par le NYPD... autant d'instantanés complètement excentriques amenés avec tant d'esprit qu'ils redonnent ses lettres de noblesse au réalisme magique.

Nombreux seront ceux qui loueront la finesse pince-sans-rire de Suleiman. D'autres, paradoxalement, lui reprocheront ses gros sabots, surtout lorsqu'il dépeint une industrie cinématographique

peuplée de prétentieux et d'incompétents. Mais une apparition éclair aussi savoureuse que celle de Gael García Bernal, embourbé dans un projet de film commémorant la conquête mexicaine tourné en anglais («My name is Hernán Cortés, I am here to conquer you»), ça ne se refuse pas! Formellement, les plans extrêmement travaillés et picturaux fourmillent de détails et les gags, propulsés par une panoplie d'engins motorisés, ont la grâce suspendue d'un ballet. Elia Suleiman demeure sans contredit un créateur à part, une sorte d'OVNI qui poursuit sa manière et évolue tout doucement. La quête du paradis ou du pays rêvé, ailleurs ou chez soi, propose de bien beaux moments... (Sortie prévue: 27 mars 2020) 



France-Canada / 2019 / 97 min

RÉAL. ET SCÉN. Elia Suleiman **IMAGE** Sofian El Fani **SON** Johannes Doberenz et Olivier Touche **MONT.** Véronique Lange **PROD.** Michel Merkt, Serge Noël, Laurine Pelassy, Elia Suleiman et Edouard Weil **INT.** Elia Suleiman, Tarik Kopty, Grégoire Colin, Gael García Bernal **DIST.** Maison 4:3